



FLYING FOX.

A la vente récente de l'écurie du duc de Westminster, en Angleterre, Flying Fox, gagnant du Derby de 1899, des Deux Mille Guinées, de l'Éclipse et du St-Léger, a été adjugé à M. Edmond Blanc au prix de 37,500 guinées, soit environ \$196,000.

Flying Fox est un cheval de quatre ans, par Orme et Vampire, Ormeau, son grand-père, a été vendu il y a environ six ans à M. Macdonough, de San Francisco, pour la somme de \$150,000.

TEMPERATURE

Du 29 mars 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 28 mars — Indications pour la Louisiane — Temps — généralement beau vendredi et samedi; plus froid dans la partie sud-est; vents du nord.

LE BUDGET DE GUERRE ANGLAIS.

Au cours d'une des dernières séances de la Chambre des communes, M. Wyndham, sous-secrétaire du War Office, expliquant le budget de la guerre pour l'année prochaine, annonce qu'on se propose de voir les colonies continuer à apporter leur concours militaire à la Métropole, d'une manière plus systématique.

La question des troupes locales du sud de l'Afrique est complexe et M. Wyndham dit qu'il n'est pas en mesure de faire en ce moment une déclaration détaillée à ce sujet. Les colonies n'ont pas rempli un engagement; elles ont obéi à l'instinct de race impériale.

Il faut attendre avant d'aborder les questions que soulève l'emploi des troupes coloniales à côté des troupes régulières avec des soldes différentes. Il est possible qu'à l'avenir les colonies puissent non seulement donner un caractère permanent à leur attitude actuelle, mais la faciliter à l'aide d'une organisation déterminée.

Les événements récents ne justifient pas une réduction dans les crédits affectés à la campagne.

Ce serait, dit-il, une témérité d'escompter aujourd'hui une ré-

duction du nombre de mois pendant lesquels l'armée resterait dans le sud de l'Afrique.

En conséquence, le gouvernement a proposé un crédit pour six mois supplémentaires de pleine guerre, puis, pour une nouvelle période de six mois de demi-état de guerre.

Passant en revue les détails du budget militaire, M. Wyndham dit qu'on enverra en Suisse quelques officiers pour étudier les champs de tir de la Suisse. On armera les volontaires avec de l'artillerie moderne.

Il n'est pas vrai que la politique impériale d'expansion ait occasionné la création de nouveaux bataillons. Notre idéal a toujours été d'avoir autant de bataillons en Angleterre qu'à l'étranger.

La garnison normale des colonies du sud de l'Afrique doit être de 12 bataillons. On ne peut trouver de garnison à l'étranger que par le système d'engagements volontaires.

Sir Charles Dilke critique l'organisation actuelle du ministère de la guerre.

Sir H. Campbell Bannerman accepte bien les nouvelles propositions du gouvernement, mais il déplore la tendance qu'on a de se servir d'expériences, et de ses nécessités de la guerre actuelle comme pierre de touche de ce que devrait être la véritable politique militaire du pays.

LA TANTE DU RÉGIMENT.

Il y avait déjà la fille du régiment. Le baron von Bothmer, colonel du régiment de cuirassiers et garni-on à Munster, vient d'inventer la "tante du régiment".

Voici ce qu'on a pu lire ces jours-ci dans un journal, de la capitale westphalienne :

Le 27 février s'est éteinte doucement et sans avoir été malade, dans sa quatre-vingtième année, Mme Lohmar. Habitait à proximité de la caserne du régiment, elle a été durant trente-cinq ans l'amie du régiment et en faisait pour ainsi dire partie. Presque tous les porte-drapeau, volontaires d'un an et jeunes officiers ont habité chez elle et ont reçu

d'elle des soins touchants, presque maternels. Ceux-là, de même que tout le régiment qui fréquentait chez la tante Lohmar, lui garderont un souvenir fidèle au-delà de la tombe.

Peut-être sourira-t-on de cette reconnaissance de tout un régiment pour une simple hôtelière; mais cette tante-là en valait peut-être bien une autre.

Petits Echos de Partout.

L'EXPOSITION DE 1900.

M. Peck, commissaire général des Etats-Unis, a visité, récemment, les travaux de son exposition, et il a constaté avec satisfaction que le pavillon américain était à peu près terminé. Déjà les exposants des Etats-Unis pour les moyens de transport ont envoyé à Vincennes une partie de leur matériel. Ce sont les seuls, d'ailleurs.

La façade du grand palais des beaux arts de l'Exposition comportera à elle seule une décoration sculpturale tout à fait remarquable. Les deux groupes monumentaux, l'Honneur dominant la Discorde et l'Immortalité devant le Temps, dus au ciseau de M. Rippon, et qui vont être mis en place ces jours-ci, attireront surtout l'attention, car ils domineront l'édifice tout entier.

Voici la description de ces deux groupes exécutés en culbre reponssé et martelé. Le premier représente une sorte d'Apollon debout sur un char romain dont les quatre coursiers sont cabrés à terre, grimaçant, la Discorde, qui tient un flambeau, essaie de se relever, mais sans y parvenir.

Le second groupe représente l'Immortalité, drapée dans un large Péplum, conduisant de la main gauche des chevaux indociles; de la main droite elle tient un miroir, symbole de la fidélité et de la vérité. Derrière ce quadrige, un vieillard chauve, la barbe au vent, le Temps, s'avance lentement, s'appuyant sur un bâton.

L'ambassadeur russe à Paris.

Le colonel d'état-major russe, comte Mouravieff-Amoursky, qui a remplacé à Paris le général baron Fredericksz, comme attaché militaire, vient de subir une grave opération d'appendicite à la maison de santé de la rue Bizet. L'opération a heureusement réussi et le malade, entouré des soins de sa femme, la comtesse Mouravieff, est entré en convalescence.

Représentation Mondaine.

Une grande représentation mondaine, dont la date avait été reculée par le Grand-Duc Constantin, vient d'avoir lieu à Saint-Petersbourg. On a joué Hamlet, au théâtre de l'Ermitage, en présence de l'Empereur de Russie, de l'Impératrice et de tous les corps diplomatiques.

Le Grand-Duc Constantin remplace le rôle de Hamlet avec un talent remarquable qui lui a valu les applaudissements dont l'Empereur donnait le signal. A ses côtés, Mme Lapoukhin, née comtesse Kleinmichel, était admirable dans le rôle d'Ophélie; tous les autres interprètes ont été parfaits.

On ne peut se faire une idée du luxe de costumes, de la beauté et du soin qu'on avait apporté à la décoration.

La salle contenait cent quatre-vingt-dix personnes; l'Empereur portait l'uniforme des Zemlayovsky Gardes, l'Impératrice avait

DEPECHE

TELEGRAPHIQUES

Exportation de charbon américain.

Philadelphie, Pennsylvanie, 29 mars.—Le vapeur Dutch Prince embarque une cargaison de charbon bitumineux pour la Hollande. On pense que d'autres expéditions seront faites prochainement. De toutes les parties de l'Europe qui s'approvisionaient jusqu'ici à d'autres points que les Etats-Unis les marchands de Philadelphie ont reçu récemment des commandes de charbon. On croit que des arrangements satisfaisants seront faits sans tarder entre les vendeurs étrangers et les marchands américains pour l'exportation de grandes quantités de charbon. Les expéditions de Philadelphie à d'autres ports du nord de l'Atlantique aux ports de la Méditerranée continuent. De nombreux bâtiments sont affrétés pour transporter du charbon dans les quelques mois qui vont suivre.

Le porc américain en Turquie. Washington, 29 mars.—Le secrétaire de l'agriculture Wilson a dit aujourd'hui qu'il n'avait reçu aucun avis officiel au sujet de l'interdiction de l'importation du porc américain en Turquie, et que si le gouvernement avait à prendre des mesures à cet égard les négociations seraient conduites par le département d'Etat.

M. Augustin est mort hier matin, après une longue et douloureuse captivité; il a eu cependant la consolation, au cours de son éprouvant martyre, de se voir entouré des soins les plus empressés, les plus tendres d'une épouse dont le dévouement a été admirable, et d'enfants dont l'affection redoublait à mesure que l'épreuve se faisait plus cruelle. C'est au collège des RR. PP. Jésuites que M. Augustin fit ses études classiques. Son stage séculaire terminé, il trouva un emploi dans la maison Laritte et Duflot, employé qu'il remplit à la satisfaction de ses chefs.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

Tout à une fin, même les succès de Murray et Mack, dans la pièce amusante de "Finnegans Hall". Nous n'avons plus guères à espérer que trois représentations de cette pièce excentrique; elles feront salle comble, en attendant "Under the Red Robe", qui nous est promis pour Dimanche, en matinée.

GRAND OPERA HOUSE.

Le "Great Diamond Robbery" poursuit le cours de ses succès au Grand Opera House. Il y avait, hier encore, une superbe salle. Il en sera de même aujourd'hui, en matinée. Ces succès, il faut le dire, sont dus au talent déployé dans cette pièce, comme dans beaucoup d'autres, par M. Farnum et Miss Estler Lyon, les deux étoiles de la compagnie Baldwin-Melville.

On nous annonce, pour dimanche la première de "Moths", la mise en drame d'un roman fort connu.

THEATRE TULANE.

An point de vue de l'art, le Tulane est le premier de nos théâtres américains. La semaine qui finit et celles qui va commencer sont la preuve palpable de ce que nous avançons. A Wm Morris et à Frances Drake va succéder Ada Rehan, qui nous apparaîtra dans quelques-uns de ses principaux rôles—tels que "As you Like it", "The Country Girl", "La Jalouse", "L'École du Scandale" et "La Mégère". "The Taming of the Shrew". Une semaine qui sera fructueuse pour le Tulane.

DEPECHE

TELEGRAPHIQUES

Exportation de charbon américain.

Philadelphie, Pennsylvanie, 29 mars.—Le vapeur Dutch Prince embarque une cargaison de charbon bitumineux pour la Hollande. On pense que d'autres expéditions seront faites prochainement. De toutes les parties de l'Europe qui s'approvisionaient jusqu'ici à d'autres points que les Etats-Unis les marchands de Philadelphie ont reçu récemment des commandes de charbon. On croit que des arrangements satisfaisants seront faits sans tarder entre les vendeurs étrangers et les marchands américains pour l'exportation de grandes quantités de charbon. Les expéditions de Philadelphie à d'autres ports du nord de l'Atlantique aux ports de la Méditerranée continuent. De nombreux bâtiments sont affrétés pour transporter du charbon dans les quelques mois qui vont suivre.

Le porc américain en Turquie. Washington, 29 mars.—Le secrétaire de l'agriculture Wilson a dit aujourd'hui qu'il n'avait reçu aucun avis officiel au sujet de l'interdiction de l'importation du porc américain en Turquie, et que si le gouvernement avait à prendre des mesures à cet égard les négociations seraient conduites par le département d'Etat.

M. Augustin est mort hier matin, après une longue et douloureuse captivité; il a eu cependant la consolation, au cours de son éprouvant martyre, de se voir entouré des soins les plus empressés, les plus tendres d'une épouse dont le dévouement a été admirable, et d'enfants dont l'affection redoublait à mesure que l'épreuve se faisait plus cruelle. C'est au collège des RR. PP. Jésuites que M. Augustin fit ses études classiques. Son stage séculaire terminé, il trouva un emploi dans la maison Laritte et Duflot, employé qu'il remplit à la satisfaction de ses chefs.

Demande d'informations sur les pertes américaines aux Philippines.

Washington, 29 mars.—La commission sénatoriale des affaires étrangères a autorisé aujourd'hui un rapport favorable sur la résolution du sénateur Allen demandant au secrétaire de la guerre des informations sur le nombre des soldats américains tués ou morts de leurs blessures dans les Philippines, sur le nombre de ceux qui sont morts de maladie, ainsi que sur le nombre des suicidés et de ceux qui ont perdu la raison.

La commission a demandé la résolution de façon à demander des informations sur les pertes combattives des blancs et des noirs dans la campagne des Philippines.

Promotion dans la marine.

Washington, 29 mars.—Le Président a promu aujourd'hui Charles S. Cottin, de la marine des Etats-Unis, au grade de contre-amiral.



MORT DE M. J. NUMA AUGUSTIN.

Un pénible devoir s'impose à nous, celui d'annoncer la mort d'un vieillard, d'un homme qui toujours mérita la considération, l'estime de tous, et qui, depuis un an ou deux, inspira la plus vive sympathie, M. J. Numa Augustin.

Pénible, en effet, nous est-il d'annoncer cette mort, parce qu'elle évoque en nous tout un monde de souvenirs lointains; parce qu'elle nous reporte à une époque où nous vivions avec le défunt dans une douce intimité, où nous goûtions en commun les plus pures, les plus saines joies qui soient; c'est d'une insouciance jeunesse. Loin, bien loin de notre pensée alors, l'immense douleur que nous attendions au moment de la mort d'un homme qui toujours mérita la considération, l'estime de tous, et qui, depuis un an ou deux, inspira la plus vive sympathie, M. J. Numa Augustin.

M. Augustin était d'origine française; il appartenait à une des plus anciennes familles du pays. Il avait épousé en 1871 Mlle Delphine Dolhonne, femme possédant toutes les distinctions, et qui, s'il elle fut sa hertie aux jours heureux, fut sa consolation aux jours d'infortune.

Il était fils de M. Numa Augustin et d'Adeline Thibaut, et était apparenté aux familles les plus honorablement connues du pays. La Branche, Fortier, Fostall, Villier.

Quatre heures. Un nombreux cortège accompagna ses restes jusqu'au lieu de l'éternel repos, car tous ceux qui l'ont connu, aimé, tendront à lui rendre ce dernier témoignage de respectueuse estime.

Quelques années plus tard, l'excellente entente des affaires qu'il avait acquise lui ouvrirait des horizons nouveaux; le secrétaire d'une corporation industrielle, la "Crescent City Slaughter House Company" au fait d'être. Dans ses nouvelles fonctions, M. Augustin employa une activité toute particulière de quelques années sa santé en fut ébranlée. M. Augustin dit se remettre de sa qualité de secrétaire de la société compagnie, et étudia le droit. Doué d'une indomptable énergie, et possesseur de cet amour de l'étude, devant lequel aucun obstacle ne résista, M. Augustin peu de temps après se faisait diplomier par l'Université de droit de la Louisiane, et commençait de suite après l'exercice de sa profession en société avec M. Charles P. Droza. Plusieurs années durant, M. Augustin fut l'avocat du consulat de France.

La douceur, l'aménité de son caractère lui gagnèrent de nombreux amis qui lui restèrent fidèles jusqu'à la tombe.

En politique, M. Augustin joua un rôle important. Deux fois, il fut élu sénateur, et jamais manqua un vote, car il était de ceux qui ne se laissent pas aller à des opinions partiales; il fut le collègue d'Etat du 14 septembre. Quand s'éleva notre milice de la Nouvelle-Orléans pour secourir le jong d'Indes gouvernements, M. Augustin s'y trouva avec lui-même une part active, car il était de ceux qui ne se laissent pas aller à des opinions partiales; il fut le collègue d'Etat du 14 septembre. Quand s'éleva notre milice de la Nouvelle-Orléans pour secourir le jong d'Indes gouvernements, M. Augustin s'y trouva avec lui-même une part active, car il était de ceux qui ne se laissent pas aller à des opinions partiales; il fut le collègue d'Etat du 14 septembre.

En 1874, quand s'éleva notre milice de la Nouvelle-Orléans pour secourir le jong d'Indes gouvernements, M. Augustin s'y trouva avec lui-même une part active, car il était de ceux qui ne se laissent pas aller à des opinions partiales; il fut le collègue d'Etat du 14 septembre.

En 1874, quand s'éleva notre milice de la Nouvelle-Orléans pour secourir le jong d'Indes gouvernements, M. Augustin s'y trouva avec lui-même une part active, car il était de ceux qui ne se laissent pas aller à des opinions partiales; il fut le collègue d'Etat du 14 septembre.

Dès ce jour, un chagrin mortel s'empara de lui; il s'absorba pour ainsi dire dans sa douleur, dans le digne spectacle de son infortune, et la sombre et obsédante contemplation de ces fils ravis à son affection causa en lui des troubles qui parfois amenèrent comme un naufrage de sa pensée, de son esprit.

Les sympathies vinrent nombreuses à ce pauvre père, toute notre population s'associa à son deuil; mais il est des natures les mieux trempées, les plus viriles.

Pendant de longs mois, un mal, inexorable dans sa marche, le laissa parfois, mais sans trêve, lassait quelquefois, le lugubre dévouement. Que de fois, au cours de la longue réclusion de M. Augustin, l'image de ce fils perdu lui venait à l'esprit, et de fois la voix adorée de cet être cher qui avait été la première chanson, le premier rayon de son foyer, ne lui a-t-elle pas apporté de doux échos d'un passé heureux?

M. Augustin était d'origine française; il appartenait à une des plus anciennes familles du pays. Il avait épousé en 1871 Mlle Delphine Dolhonne, femme possédant toutes les distinctions, et qui, s'il elle fut sa hertie aux jours heureux, fut sa consolation aux jours d'infortune.

Il était fils de M. Numa Augustin et d'Adeline Thibaut, et était apparenté aux familles les plus honorablement connues du pays. La Branche, Fortier, Fostall, Villier.

Quatre heures. Un nombreux cortège accompagna ses restes jusqu'au lieu de l'éternel repos, car tous ceux qui l'ont connu, aimé, tendront à lui rendre ce dernier témoignage de respectueuse estime.

Quelques années plus tard, l'excellente entente des affaires qu'il avait acquise lui ouvrirait des horizons nouveaux; le secrétaire d'une corporation industrielle, la "Crescent City Slaughter House Company" au fait d'être. Dans ses nouvelles fonctions, M. Augustin employa une activité toute particulière de quelques années sa santé en fut ébranlée. M. Augustin dit se remettre de sa qualité de secrétaire de la société compagnie, et étudia le droit. Doué d'une indomptable énergie, et possesseur de cet amour de l'étude, devant lequel aucun obstacle ne résista, M. Augustin peu de temps après se faisait diplomier par l'Université de droit de la Louisiane, et commençait de suite après l'exercice de sa profession en société avec M. Charles P. Droza. Plusieurs années durant, M. Augustin fut l'avocat du consulat de France.

La douceur, l'aménité de son caractère lui gagnèrent de nombreux amis qui lui restèrent fidèles jusqu'à la tombe.

En politique, M. Augustin joua un rôle important. Deux fois, il fut élu sénateur, et jamais manqua un vote, car il était de ceux qui ne se laissent pas aller à des opinions partiales; il fut le collègue d'Etat du 14 septembre. Quand s'éleva notre milice de la Nouvelle-Orléans pour secourir le jong d'Indes gouvernements, M. Augustin s'y trouva avec lui-même une part active, car il était de ceux qui ne se laissent pas aller à des opinions partiales; il fut le collègue d'Etat du 14 septembre.

Entre congressionnel et consul.

Terre Haute, Indiana, 29 mars.—Le congressionnel George W. Farnis et H. C. Pugh, ancien consul des Etats-Unis à Palermo, se sont battus dans la rue, aujourd'hui à Terre Haute, à cause de la façon dont le premier a retiré sa candidature.

Le congressionnel a été jeté à terre, mais il en a été quitte pour un œil poché et un saignement de nez.

Vente du vapeur "Bermuda".

Philadelphie, Pennsylvanie, 29 mars.—Le vapeur Bermuda, renommé comme flibustier à l'époque de l'insurrection cubaine contre l'Espagne, a été vendu aujourd'hui aux enchères publiques pour le paiement de diverses dettes s'élevant à \$30,750. L'enregistrement anglais lui avait été récemment retiré par le consul anglais Wilfred Powell, à cause de la "mauvaise" nature du bâtiment affecté pour transporter du matériel de guerre destinée aux Boers.

L'Indemnité de la Baie de Delagoa.

Berne, Suisse, 29 mars.—Dans l'affaire de la Baie de Delagoa, le tribunal d'arbitrage a condamné le Portugal à payer une indemnité de 17,314,000 francs.

Feuilleton

DE:—

L'Abéille de la N. O.

23 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

DEUXIEME PARTIE.

II (Suite.)

Un brouhaha assourdissant, des éclats de rire qui partaient en fusées, les emplissaient. On s'amusait en bas, plus en

core certainement qu'on ne s'amusait en haut.

Marie-Thérèse arriva à l'entrée de l'office, sans avoir été entendue.

Avant qu'elle eût reconnu les personnages groupés près de la table, autour de laquelle les domestiques s'assayaient aux heures des repas, une voix s'élevait, dominant les rires :

—Mademoiselle!

C'était celle de la bonne d'enfant, à qui la stupeur faisait rouler les yeux et qui ne bougeait point, tout en ayant l'air de quelqu'un qui cherche à fuir.

Le groupe se disloquait et Marie-Thérèse, sentait tout à coup son cœur bondir, tandis que sa gorge se contractait.

Comment! le vieux vagabond du Val-Rose, l'homme à la peau de bique, le témoin dont la déposition à la Cour d'assises de l'héritier lui causait une suprême angoisse.

Lui, se levait, ses prunelles en vrilles, très perçantes, soudain voilées par un respect, par une admiration, et ses mains appuyées sur son éternel compagnon de marche, le gourdin à poignée recourbée qu'il brandissait dans ses colères, il articulait :

—Mademoiselle Marie-Thérèse... comme vous êtes belle!... On croirait que vous descendez du Paradis.

caud, puis l'un des enfants de la veuve Estarot, le petit Pierre.

Elle se posait la même question que son père :

—Que viennent ils faire ici!

L'apparition de ces trois hommes lui faisait peur.

La Bique recommanda l'explication donnée à M. Claude, et la jeune fille, revenue de sa stupeur, se montra, ainsi que son père, familière, cordiale, empressée autour des trois paysans.

Quand enfin elle pensa, pour la seconde fois, que sa place était au salon, où son absence relativement longue ne pouvait manquer d'être remarquée, et qu'elle chercha des yeux Juliette dans l'intention de lui adresser un sévère reproche, en lui enjoignant de regagner le poste pour lequel elle était si peu faite, celle-ci avait disparu.

Pendant que l'attention de sa jeune maîtresse se trouvait accaparée par d'autres, en hâte, elle s'éclipait, se disant que tout à l'heure elle parviendrait, à l'aide de quelque mensonge, à s'excuser, à éloigner l'orage.

Marie-Thérèse reprit, pour le monter, l'escalier tournant, dont elle tenait toute la largeur, avec sa robe vaporisée d'un bien si pâle, si seyant, que le vieux la Bique la trouvait ainsi vêtue divinement belle.

Si belle, en effet, qu'il la suivait jusqu'au bas de l'escalier pour la voir le graver et l'admirer encore.

Pas tout à fait en haut, la jeune fille s'arrêta, elle pensait avant de se retrouver parmi les invités de sa mère, à se rendre compte que Lili continuait à dormir tranquillement, et qu'elle était, cette fois, bien gardée.

Mais, entendant causer dans le vestibule, par un sentiment instinctif de coquetterie, ou par crainte qu'un désordre dans sa toilette ne parût singulier à ceux qui le constateraient, elle se mit à faire boffler, en les tirant très légèrement du bout des doigts, les plis froissés de son corsage, à redresser sur ses épaules les nœuds de ruban, à lasser un peu ses bras, et ses noirs dont l'harmonieuse ondulation lui semblait dérangée.

Elle levait les deux bras à la fois, très haut, et comme la draperie s'écartait, et que le valet de chambre, revenant maintenant du buffet, son panier à bonnettes vide, qu'il allait remplir encore de champagne, s'élançait dans l'escalier, ne la voyant que juste à temps pour ne pas la heurter, elle s'appuya en arrière sur la rampe, en disant :

—Passez Léopold, passez!

—Oh! pardon, mademoiselle! Le domestique était en bas.

Mlle Varagniez se redressa.

Le vieillard qui s'écartait, afin de laisser aussi passer Léopold, resta au pied de l'escalier, sans voir la jupe légère frôler à travers les barreaux de la rampe, un bec de gaz ordinairement

mu d'un globe que, ce soir même, dans le va-et-vient un peu agité provoqué par la réception de la nuit, quelqu'un avait brisé au passage.

Il n'aperçut point une petite mesure de flamme manger le bas de la jupe.

Marie-Thérèse se retournait, lui adressait encore quelques paroles.

—Il fait, je crois, très mauvais dehors, père la Bique, la neige tombe... on passera la nuit ici... Vous feriez peut-être mieux de demeurer tous les trois, que de vous en retourner...

—C'est que, mademoiselle, nous gênerons à la fin...

—Pas du tout. Vous voyez bien que vous avez votre succès... et qu'on ne demande qu'à vous voir rester.

—Oui, ils ne veulent pas croire que j'ai été un vagabond, malgré moi... J'ai beau leur dire que je suis natif de Val-Rose, ils m'appellent Tartarin de Tarascon... moi, j'aime la plaisanterie... On s'en tient les côtes de rire...

—En bien, continuez à vous amuser... ne partez pas par ce temps-là... Au revoir, père la Bique.

—Au revoir, ma bonne demoiselle... Ah!

L'exclamation du vieux fut si effrayante que les gens de l'office arrivèrent effarés.

La jeune fille souriait la draperie; elle se retourna et jetait

un cri plus terrible, plus effrayant que celui du mendiant.

En même temps qu'elle lui effleurait la chair, la flamme l'enroulait d'un tourbillon.

C'était à l'impulsion folle qui accroît le danger, la malheureuse s'élança en avant à travers le vestibule, — que les quelques personnes qui s'y trouvaient, des arrivants, encore déposant leurs vêtements au vestiaire, quittaient à l'instant même pour entrer au salon, dont la porte restait grande ouverte.

Peut-être se fut-elle jetée au milieu de cette foule cherchant un secours qui eût été le péril pour d'autres.

A ces cris, des cris répandaient; on la voyait au lieu d'accourir; l'idée de saisir n'importe quoi pour jeter sur elle venait à peine à ceux qui conservaient une ombre de sang froid, que déjà, prise à plains bras, enveloppée par on ne sait qui dans quelque chose que plusieurs devinèrent être un manteau grossier, elle était roulée à terre, pendant que des mains avides étouffaient partout à la fois les flammes qui couraient sur elle.

Lorsqu'un des danseurs, arrachant d'une porte une étoffe épaisse de Smyrne, arriva pour l'enrouler, le feu était éteint; dans la limousine du vieux paysan, toute rouillée, brûlée par places, formant un paquet duquel la tête seule émergeait, la fille des maîtres de la maison

semblait privée de sentiment.

Et seulement alors, on la reconnut, gisant aux pieds le cet être étrange qui paraissait sortir d'une forêt, auquel elle devait de n'avoir pas été brûlée vive.

Mme Varagniez qui se trouvait dans le jardin d'hiver, son mari dans le salon de jeu, ne savaient point plus que les autres à qui l'accident affreux venait d'arriver.

Le drame avait duré quelques secondes; une partie des invités s'ignoraient même.

La pauvre mère, en voyant sortir de ces loques roussies la tête blême de son enfant, eut un long gémissement et s'évanouit; le père poussa un rugissement de folie.

Comme il le faisait au Val-Rose, après l'arrestation de Chérie, lors de cette crise qui devait être suivie d'autres, il enleva sa fille, sans effort, dans ses bras d'atlatière, et monta le large escalier, en jetant cet appel :

—Un médecin! un médecin!

III

Il y avait deux jours que l'accident raconté par les journaux avait eu lieu en plein bal, à l'hôtel Varagniez, et ce n'était que visites de personnes envoyant ou venant aux nouvelles, à qui les brûlures étaient moins graves qu'on ne l'avait cru d'abord, et